Gérard Dalstein

Les Océanes

Destins croisés

(Réédition illustrée en aquarelles)

EDILIVRE

Du même auteur :

– *Les chantiers du fer*. Tome 1. La conquête du fond
Prix de l'académie nationale de Metz
Editions Serpenoise. 1992 (Épuisé. Réédition numérique en cours)

– *Les Chantiers du fer*. Tome 2. L'aube des hauts-fourneaux
Prix de l'académie de Stanislas. Nancy
Editions Serpenoise. 2001

– *Les Chantiers du fer*. Tome 3. L'épopée des forges
Editions Serpenoise. 2002

– *Les feux d'Eden*.
Grand prix international « mémoire de la mine » de la société des poètes et artistes de France
Editions Paroles de Lorrains. 2011

(en préparation)
– *Vert, Rouge, Ébène*. Volume 1 « Aux Vauziers »

EXTRAIT

Avertissement

Bien que constituant une œuvre essentiellement autobiographique, cet ouvrage comporte également des réalités fictives destinées notamment à lier certains évènements dans des raccourcis et toute interprétation de la part d'un tiers, tant au niveau des personnages que des faits, ne pourrait relever que de sa seule responsabilité, dans l'incapacité où il se trouverait de pouvoir distinguer réalité et fiction, ainsi que d'éventuelles coïncidences.

EXTRAIT

EXTRAIT

À Jean-Pierre, poète lorrain,
Ami intime de ma jeunesse,
En souvenir de nos riches heures,
En hommage à sa mémoire

EXTRAIT

EXTRAIT

Je remercie tout particulièrement Esther et Stella pour leur précieux témoignage et leur attachement à honorer la mémoire du poète disparu.

EXTRAIT

Sommaire

Avertissement 3
Chapitre I – Évasion 11
Chapitre II – Perspectives 41
2-1 Saveurs océanes 41
2-2 Rencontres 45
2-3 Soirée lunaire 72
2-4 Apparition 77
2-5 Transhumance 82
2-6 Au Quatorze Juillet ! 102
Chapitre III – Sables 115
3-1 Alternances 115
3-2 Rencontre d'un curieux type 127
3-3 Le nœud tranché 140

EXTRAIT

Chapitre IV – Traces 165
4-1 Rêve et furie 165
4-2 Partance 177
4-3 L'air du Pays 206
Chapitre V – Marches solitaires 211
5-1 Des signes pour une fin 211
5-2 Rentrée 219
5-3 Retrouvailles 226
5-4 Dénouement 234
Chapitre VI – Envoi 247
6-1 Le temps des poètes 247
6-2 Déchirements 264
Chapitre VII – L'ultime quête 283
7-1 Promesses 283
7-2 Révélation 304
7-3 Nuit et tumultes 316
Chapitre VIII – La clé 327
Épilogue 333
Notes et références 337

EXTRAIT

Chapitre I
Évasion

Les terrasses de la place Stanislas s'étiraient en de multiples taches de couleurs tenant de folles conversations. De grands arbres frissonnaient sur l'eau des fontaines, sur la tête d'Amphitrite, sur le trident de Neptune. Au bord des allées jaunes du parc de la Pépinière s'offrant derrière ces portes, un lion sommeillait, digérant le songe qui le menait loin des barreaux, alors qu'un avion bourdonnait, ronronnant au ciel d'azur tel un bourdon d'argent ou un coléoptère avec hôtesse de l'air…

La ville de Nancy avait ouvert ses fenêtres, elle qui travaillait, en humant avec nostalgie la sueur et l'ambre mêlés à la fuite des voyages. Rythme discontinu des impressions d'été…

Le soir descendait comme un nuage tiède dont les rumeurs tranquilles laissaient parler l'acier, le

EXTRAIT

claquement des roues sur le long fil des voies. Ainsi les promeneurs franchissant les ponts tendus sur les réseaux ferroviaires sentaient vibrer un vent estival pour le perdre sur le lointain des feux qui rougissent. Les cheveux flottants, le sel et la marée se retrouvaient en dansant au bout de leur cœur, au bout des pointes de cœur des aiguilles aux bras ouverts. Et l'heure allait sonner au clocher de l'église Saint-Léon, l'heure de quitter enfin la ville, celle qui se dorait au soleil, amibe emprisonnée par sa phototaxie.

Le cri de liaison de deux amis courant l'un vers l'autre s'était planté dans l'ambiance du carreau de la gare où le soleil agitait ses carrés bleus : « D'Jo ! ». Je retrouvais enfin Pierre et nous allions encore vivre des moments riches dans ce nouveau camp de vacances qui nous attendait là-bas, très loin, sur l'Atlantique.

Nous ne connaissions personne dans le groupe, mais il nous fut difficile de ne pas remarquer une sorte de gentleman un peu maniéré, une sorte de beatnik traînant une guitare plus qu'il ne la portait. Mon ami me donna un petit coup de coude, conscient que vous venions de découvrir la même curiosité, et déclara en riant « Et de deux ! Ce n'est pas trop. On ne va pas s'ennuyer ! » Dans la salle des pas perdus le brouhaha qui montait de la cohue des voyageurs semblait progresser en toutes directions, tendu vers l'ailleurs, dépassé par l'au revoir alors que le soleil déclinait derrière le réseau des câbles des caténaires. Les quais distillaient une bonne odeur.

EXTRAIT

L'impatience s'était invitée au voyage, car le train arriva enfin de Strasbourg avec dix minutes de retard, probablement en raison de correspondances avec l'Allemagne.

Le haut-parleur de la gare égrena alors sa litanie consacrée : « Attention quai un, attention quai un ! Le train en provenance de Strasbourg entre en gare ! Dégagez les abords du quai s'il vous plaît ! »

À regarder la foule alignée le long du quai, j'avais l'impression que nous allions passer la nuit près de la carte de France affichée sur la cloison des toilettes, près de la portière du wagon. Une fois de plus. D'ailleurs au cours de nos voyages, nous nous étions habitués à cet endroit tranquille, et nous le recherchions. Les voyageurs qui se rendaient aux toilettes ne se montraient guère indiscrets, pressés de liquider les nécessités dans les déports inconfortables que subissait la rame sur les profils de voie.

Celui que nous avions rapidement surnommé le gentleman, vêtements tirés à quatre épingles, rasé de près, dégageant des effluves d'eau de toilette à plus d'un mètre, avait décidé de nous coller un peu, enfin trop à notre goût. Et il nous invitait à profiter plutôt du confort des compartiments comme si nous n'étions pas capables de faire ce discernement. Agaçant ! Pierre se montra probablement le plus agacé en lui répondant : « Au diable les compartiments ! C'est bon pour les chevaux ! Hommes quarante, chevaux huit ! Voilà ! »

Le gentleman n'insista pas, retournant vers un

EXTRAIT

compartiment d'où parvenaient des accords de guitare. Et pour rompre le silence suspendu qui précède souvent les départs, je ne pus m'empêcher de m'exprimer tout haut en regardant l'ami Pierre : « Au revoir ville, sans regret, pour un mois ! Bons baisers ! Johan ! » puis en chantonnant :

« Sont les filles de La Rochelle
Ont armé un bâtiment
Ont armé un bâtiment… » (1)

Il m'arrêta à propos dans mon refrain en me faisant remarquer qu'il n'était pas besoin d'aller si loin, que de jolies créatures se trouvaient installées dans l'autorail stationné sur la voie jumelle. Juste le temps d'un regard furtif. Leur train entama la voie et laissa sur place une vision fugace qui donnait le ton à nos attentes. Nous voulions vivre, vivre tout, vivre enfin ! À dix-huit ans, nos rêves demeuraient intacts, nos minces expériences incertaines et notre quête d'absolu un viatique peu confortable.

Alors, si nous n'étions pas du même voyage que ces filles filant dans une autre direction, nous éprouvions déjà, en premier lieu, le plaisir de nous retrouver dans ces wagons verts comme l'an passé ! Dijon, Lyon, Marseille…

En m'entendant murmurer le nom de ces passages, Pierre continuait avec un grand sourire en ajoutant pour nous ramener au présent : « Paris, Tours, Poitiers, La Rochelle… »

Impression rapide d'un itinéraire de touristes, le

EXTRAIT

genre que nous ne voulions justement pas représenter, persuadés que nous vivions dans un monde de moutons et que nous allions pouvoir réinventer la vie, une autre vie, plus proche de ce que nos cœurs portaient d'espoirs et d'amour.

Nos contradictions faisaient partie de cette quête un peu hasardeuse, et, finalement, après avoir comparé les compartiments à un espace pour chevaux, attirés par la guitare du beatnik, nous allions nous y retrouver alors que l'annonceur nous plaçait cette fois dans la perspective du départ immédiat : « Le train pour Toul, Commercy, Bar-le-Duc, Vitry-le-François, Châlons-sur-Marne, Épernay, Château-Thierry, Paris va partir ! Fermez les portières s'il vous plaît ! Attention au départ ! »

Portières claquées, roulement sur le rail à peine perceptible, pas croisés dans le couloir, portes glissant sur un cliquetis caractéristique, nous abordions l'espace confiné où les notes d'un air de Brassens, pas des plus simples à jouer à la guitare, semblaient en accord avec notre quête. Sus aux bourgeois que diable ! Nous étions tous du voyage pour le camp de voile d'Oléron, mais avec des attentes bien différentes.

La rame balançait maintenant sa carcasse sur les aiguilles, menée dans son rythme par un batteur virtuose. Des lames de soleil couraient entre les arbres penchés le long des rives de la Moselle. Là-bas, des voiliers déjà ! Des voiliers…

EXTRAIT

Le compartiment se trouvait comble, local enfumé résonant des accords grattés avec fureur, celle même qui animait en tête la machine avalant les feux et les pointes et les talons des aiguilles et les cloches des passages à niveau et les piliers des ponts. Le beatnik avait baissé la vitre en laissant s'engouffrer en surimpression une toccata des batailles de l'acier chevauchant les vibrations métalliques de son instrument surchauffé avec lequel il semblait vouloir répondre à cette provocation. Et la rame frôlait des murs que le son construisait en juxtaposition d'échos, et les maisons filaient, lucarnes jaunes sur le crépuscule alors que la caisse du wagon passait son temps à résister aux balancements.

Enfin, sous le plancher, les freins s'étaient mis à siffler comme un vent tempétueux le long des corridors de forêt. Puis tout retrouva une certaine douceur, l'air, le son de la guitare, dans le silence inattendu d'un quai immobile. Une fois, deux fois, trois fois… Personne ne comptait plus les arrêts ! La nuit apportait plutôt la lassitude. Tout avait pris un aspect aléatoire et la cigarette laissait un mauvais gout sur la langue. Dans le couloir hurlant, une sensation de froid nous éloignait de l'univers estival.

Le beatnik avait posé sa guitare dans le filet à bagages et quitta un instant le compartiment en faisant cliqueter les portes. Il s'en allait contempler la nuit et son visage qui se superposaient sur les vitres alors que notre train sifflait à intervalles réguliers en

EXTRAIT

approchant tunnels et passages à niveaux, hurlait dans les courbes, illuminant les talus glacés. Le gentleman s'était endormi, assis sur un coin de banquette après avoir remonté la vitre. Pour Pierre et moi, il était maintenant l'heure, l'heure de retourner près des toilettes, l'heure de notre singularité. Adossés à la porte donnant sur la voie, sous la carte de France des lignes SNCF, nous étions mûrs pour nous remettre à évoquer le monde dans lequel nous avions déjà laissé les empreintes de nos pas, de nos joies, de nos espoirs.

Cette fois pourtant, nous ne verrions pas les pins, les pins sur le lever de soleil ! Mais qui sait ? Il y avait sûrement des pins là-bas… Oui, je m'en souvenais ! Et des sapins sous lesquels, le soir venu, le son un peu lugubre de l'harmonica diatonique accompagnait les vibrations métalliques des cordes des guitares. Oui, je m'en souvenais bien. J'avais alors la gorge serrée, très curieusement heureux de cette riche tristesse d'un dernier soir partagé autour d'un feu de camp. Mais cela me semblait si loin maintenant, une époque où je me sentais alors bien seul.

Pour l'instant, Pierre avait l'impression que nous allions retrouver le vallon avec le piton tranquille, les oliviers noueux, le ruisseau, les arcades, les parties d'échecs au bord du grand ravin, une évocation qui ramenait tout à coup une large palette d'odeurs et de couleurs dans le couloir froid. Au fait, comment s'appelait-elle, cette déesse qui ressemblait à une Indienne Givaro ?

EXTRAIT

Pierre avait pris sa tête entre les mains, essayant de visualiser ce lointain miracle : « Ce long fleuve d'ébène » me demanda-t-il ?

Le nom magique était tombé, avec une matière précieuse. Oui, ce long fleuve d'ébène vigoureux aux bras de bronze clair, aux jambes mûries par un soleil de cuivre… celle que j'avais regardée marcher durant soixante kilomètres de pierres, de sentiers, de ravins calcinés quand d'autres tombaient, fatigués, maladroits, parce qu'ils ne voyaient pas ! Était-ce stupide d'avoir marché quinze heures, fasciné par ce serpent ondulant qui regardait vaguement l'horizon brûlant avec ses yeux noir pur, d'avoir suivi ses cheveux ruisselants de soleil sans rien dire, sans rien faire, qu'être heureux, heureux de cette réalité, tout simplement ?

Pierre m'écoutait en balançant doucement la tête : « Être heureux ! Sans commentaires… mais je ne peux m'empêcher de penser à ces vers de Baudelaire… »

Comme il s'apprêtait à les déclamer avec application, le gentleman, qui avait surpris le début de notre échange en revenant du wagon-bar où il avait consommé un café, se fit une fierté de compléter, croyait-il, la phrase restée en suspens, par ce vers complètement inapproprié pour la circonstance : « Qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse ! »

Pierre le foudroya du regard avant de lui lancer durement : « De quoi te mêles-tu ? Tu ne connais rien

EXTRAIT

à notre histoire et tu tombes à côté ! Il n'y a pas de flacon, pas plus que d'ivresse. De la beauté, à l'état pur, de l'amour immédiat, gratuit, profondément heureux, que rien ne peut détruire, c'est tout ! »

Mon ami s'emballait, porté par ses sensations tandis que le gentleman avait reculé d'un pas, impressionné par la force des propos qui semblaient bien surgir d'une source tumultueuse. Je me taisais, demeurant dans une réserve qui laissait aux deux interlocuteurs le soin de vivre leur différence pour retrouver une sensation paisible et entendre Pierre poursuivre son évocation des vers de Baudelaire. Alors le gentleman se retira sans ajouter un autre mot, regagnant le compartiment où le beatnik avait fini par s'allonger sur une banquette.

Pierre demeura un long moment en silence et je sentais sa pensée proche, sa recherche appliquée lorsqu'il se mit à chanter doucement sur un air inconnu :

« À te voir marcher en cadence,
Belle d'abandon,
On dirait un serpent qui danse
Au bout d'un bâton » (2)

Je m'en trouvais retourné. Comment avait-il saisi ce passage, comment avait-il pu l'appliquer si bien à ma vision, dans l'instant ? Il releva la tête, et me regarda en souriant, satisfait de son effet. Cadeau !

Mais nous allions vite tomber dans un univers

EXTRAIT

plus prosaïque. Le wagon valsait depuis un moment de voie en voie. Tout annonçait notre arrivée à Paris en gare de l'Est. Le gentleman était revenu à pas prudents vers la porte, évoquant l'arrivée dans la capitale comme un grand événement. Il ignorait que nous n'en verrions pas les meilleurs aspects pour un changement de gare dans un temps limité ! Le Paris spleenétique des laborieux hagards et de l'inhumanité de la foule sans nom.

Je me hasardai dans une petite explication sur notre visible manque d'enthousiasme : « C'est bon, tu comprendras tout à l'heure ! Changer de gare à toute vitesse et visiter Paris en flânant sur les quais de la Seine, ça n'est pas exactement la même chose ! »

Au long d'innombrables quais filant en courbe, des parterres de voies largement étalés dans la nuit, des rames acier inox croisaient leurs feux argent froid sous les lampadaires parsemés : déserts, les quais dormant du faux sommeil des tensions électriques ! Gare de l'Est !

Le bourdonnement des caténaires semblait vouloir évoquer la dangereuse nuit des complexes industriels. C'était pourtant faux et mon ombre n'était pas suivie par la musique des amours sidérurgiques. Je n'entendais pas Adamo chanter « La nuit », et l'ombre de Pierre se dégradait sur le béton gris. La vie semblait vouloir se protéger dans la nuit fraîche, dans les couloirs du métropolitain, les couloirs dont la lumière glissait sur les carrelages dégoulinants de salissures.

EXTRAIT